

François Montagnon

À PAS COMPTÉS



François Montagnon

À pas comptés

L'Éclat dans les flaques

© François Montagnon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6663-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Mais cet épisode était de peu d'importance dans le monde si dur et si incompréhensible ou nous vivions depuis quelque temps ».

Patrick Modiano, *La danseuse*, 2023, Gallimard.

« Allo, cette fois l'existence est trop dure, je vais aller au milieu de la jungle seule, la vie est si triste sans toi, je n'en peux plus, je n'ai plus de courage de résister, je ne sais plus quoi faire d'autre que de disparaître, mourir oubliée de tous. »

C'est cette phrase qui déclencha en lui un retour en arrière.

Mysterioso connaissait naturellement cette voix émue, elle venait de loin et de longtemps auparavant, il eut à peine le temps de répondre que la ligne se coupa brutalement, sans doute plus d'unités à l'autre bout depuis qu'ils utilisaient le portable. Il fallait y aller ; quelqu'un l'attendait ?

Pourtant les saisons passèrent de l'hiver à l'automne, sur la petite fontaine de pierre rongée du Palais, un chat assis majestueux surplomplait son territoire, dans sa tête, ni mensonge ni regrets.

Les deux phares de la journée sont le bon café du matin et la longue douche chaude du soir sans ça !

Théodore-Mysterioso est mon surnom donné d'un morceau de piano de Thelonious Monk, durant ces dernières années de sensation de déchéance, de chute irrémédiable, de basculement, et de se retrouver un pas de côté involontaire du monde qui se redessine — tel ce scripteur carolingien sous les traits de Matthieu, enluminés sur un parchemin, visage effaré, transporté, les yeux exorbités dans sa transe, la fatigue d'avoir écrit sans relâche son texte précieux sur de la peau pour les siècles futurs —.

Coincé pour le moment au lieu de déambuler dans un itinéraire aimablement vécu, il suffisait sans doute de collecter les éléments emblématiques, quelques vieux tickets de bus, des notes d'hôtel, de laverie, stickers d'avion, pour que le dispositif reprenne son frémissement, de s'élever du tarmac pluvieux vers d'imaginaires destinations.

Adieu les larmes, on tirerait profit de toutes choses qui font du bien, une tentative hypothétique de se fabriquer des souvenirs neufs avec de l'ancien, dans ce dessein chéri des long-courriers au plumage d'argent qui se poseraient miraculeusement là où ils se doivent, atterrissage impeccable avec le crissement distinctif de pneus géants Michelin Bibendum en personne touchant l'asphalte d'un sol nouveau, telle sera la découverte d'un territoire encore inexploré par un rêve estampillé.

La fuite forcément, les vieux Boeing ont du mal à décoller

« Je veux que tu te souviennes de mes heures perdues au bout du monde » ce message adressé à quiconque voulait l'entendre.

Le désir de revoir autre chose de plus doux aux yeux, des sensations de partage, d'égalité, même si la vie y était raide, elle donnait à voir du grandiose parfois, si l'on savait s'y confronter sans fard, déjà aller de mémoire vers les panneaux électroniques « Départures » du 2E au CDG2 !

Il s'agirait de savoir si le monde s'était déglingué dans tous les recoins avec la ruée sur les choses futiles du pixel, aux choses exposées au Louvre sur des toiles telles les natures mortes et pourtant si vivantes en soi, beaucoup plus que ces maudits flux d'infos qu'on nous impose en continu, attachés au siège face à l'écran, un cauchemar qu'on n'osait imaginer réalisé si vite, une communication si prégnante dans les vies, une propagande en mesure et concertée à toutes les strates de la société, de la vie, de la naissance à la mort, une déchetterie à ciel ouvert de pseudos tout, d'avatars, de copies, de forme et rien de sincère là-dedans, le plaisir avant tout, la terre comme terrain de jeux débiles, d'adrénaline à payer plein tarif pour se jeter d'une belle falaise de Norvège, d'alors si sauvage à regarder sans que rien de ce genre ne vienne entacher de ses cris de stupeur au moment où l'on saute, funestes habitudes de fausses libertés qui n'entrave pas ces grands libéraux, les aident même à amasser dans les pires conditions des fortunes sur le dos des plus pauvres des pauvres de la planète surpeuplée de ses huit milliards d'habitants prêts à consommer toujours plus de trotinettes, de voitures et de bazars électroniques ne servant qu'à les occuper, pour éviter aux dirigeants qu'ils ne réfléchissent à leur exploitation, même si certains « activistes de rien » moulinaient dans la semoule, des bavardages en réunions stériles, prenant des trains ou des avions, des hôtels en chambres de grandes banlieues aux abords des aéroports de ZUP alternatives pour finir sur un Arte-Thema de haute-volée avec tous les éminents spécialistes réunis qui, on se demandait d'où sortaient-ils depuis des années à publier sans que personne ne le sache, fonctionnaires de luxe qui avaient le loisir de réfléchir sans être bousculés, et ils étaient là d'un seul coup, « sachants » qu'on ne contredirait pas qui pourtant avaient laissé passer un pan du déversement du monde abject sans faire d'objection durant tout ce temps ?

Gentrification des centres-ville, les appartements valent des fortunes dans d'anciens quartiers délabrés. Amas de bétons et de tôle maintenant, bâtiments ultras légers pour déménagement rapide des Apple et consort du même acabit, redoutables requins allant au plus bas de la main-d'œuvre meilleure qualité prix, des Ayutthaya des rêves devenus lieu de fabrication de Nikon, de disque dur, des Pentax à Manille, mais la course à l'argent plus difficile encore pour survivre, certain n'y arrivaient pas, malades, amoindris, solitaires, abandonnés, clochardisation nouvelle, chacun tourne son regard vers le clinquant, le luxe facile pour se promettre d'y arriver un jour de ne pas tomber surtout, car la chute est bien souvent définitive pour les trop âgés, les fatigués de la lutte. Alors fallait-il oublier ce chapitre pour circuler en paix, poser cinq minutes son âme sur un rocher tels les anciens façons Le Titien, méditant sur l'antiquité perdue, ses valeurs enterrées quelque part dans les livres.

Voyager sans rien pour se défaire des objets d'aujourd'hui à peine nés devaient mourir presque demain pour cause de changement de programme, de minuscules avancées qui ont l'air de tous les fasciner, ses réseaux ne contenant pas la moindre parcelle de social, du commerce en totalité, du rien que l'on faisait payer cher à tous les niveaux, surtout l'esprit qui se perd dans ce labyrinthe infini, personne n'est apte à se sortir de ce piège à rats tendu par des maquereaux de grande envergure. Mais bon chacun à l'apparence de se sentir libre dans ce véritable foutoir d'un genre plat, on se réunit d'urgence pour un nouvel ennui, le vide est proscrit, interdit de rêver quelque part sans bruit, manifester chaque élément de micro sentiment favorise cette relation interélectronique, l'exagération dans la gestuelle pour rendre énorme une petite émotion de rien du tout, face à la vidéo en direct, ou bien l'agitation de danses ridicules sans grâce envahissent chaque réclame.

C'est certain que face à ça, si on ne mettait pas le paquet, le créatif avait l'air d'un honnête citoyen au plus, une sorte de fonctionnaire qui refuse tout le carnaval médiatique, la sanction est immédiate sans « Instabok », le clou du spectacle pour individu en mal d'attente de queue lamentable, pathétique dans un de ces nouveaux restos chics à tester d'urgence, pas de panique la semaine d'après une autre lubie ou information essentielle occupera tout ce petit monde bien relié entre eux du village gaulois rigolard.

Ouf ! Oublier tout ça un moment, se laver le cerveau de cette folie grandissante, Tsunami irrémédiable, alors se blottir quelque part pour apaiser les

nerfs soumis a trop de choses redoutables ces dernières années, retrouver la paix perdue depuis de nombreuses années, celle qui vous faisait profiter un peu du temps présent, mais la bonne décennie passée avait mis fin, pour des raisons qui s'empilaient et rendaient compliquée toute tentative. Le monde avait aussi tourné casaque, et laissait d'autres types espaces emplis de bruits de mouvements continus, de vraies machines boîte à rythmes, on appuyait sur le bouton et ça tournait en boucles.

Il n'y avait pas besoin pour moi de tiré un trait, il n'y avait rien, cette sorte de vide qui eut effrayé plus d'un, un balayage systématique de toute vie dans les clous, on ne sait comment était-on arrivé là, mon père avait dit a ma mère au début de leur rencontre, « je veux être soit clochard, soit clown ! » on se demandait comment avait-on accepté ce deal impossible. Moi sans le vouloir, j'oscillais dans un univers étrange qui eut plus ressemblé à celui d'un artiste sans en être un c'est certain, aucune imagination, que des images vues et interprétées depuis l'enfance sur le « Requin », embarcation au ras de l'eau, rapide et inconfortable au possible, mais quelle allure et quel style ce voilier entièrement de bois avait, heureusement dans les mers chaudes des Antilles avec les arrivées à Sainte-Anne, ou bien l'Anse-Mitan, les embruns rafraîchissaient agréablement, tout partait de là, la tranquillité uniquement celle-ci serait recherchée et pourtant, elle ne serait accomplie de manger comme au son du passé, le fameux poulet grillé sauce secrète d'Arnaud au Robert, prononcer « Wobair » sur une des plages retirées d'alors ou accéder sur une île du Cap-Chevalier au milieu des flots dangereux en Gommier motorisé à fond la caisse, avec ses effluves de gasoil contre les vagues chaudes à saute-mouton.

Mais me voici allongé sur un transat à bord d'un bac-ferry au milieu des îles Philippines, Mindanao, Mindoro, Luzon ou est-ce Samar ?

Je ne savais plus bien sur laquelle je me rendais à force de bondir de l'une à l'autre navire puant le mazout, avec un pont glissant gras de toutes les salissures mécaniques et du coup de vent force spéciale, depuis combien de mois je m'étais engouffré dans cette tourmente vitale pour m'aérer la tête, les couleurs des flots des arrivées sur les ports variés, aussi bruyants que possible, la langue qui s'en donnait à cœur joie. Les enfants pullulaient aux arrivées et dans les moindres recoins des bateaux, on ne voyait pas la mère si petite qu'on puis aisément se méprendre sur l'âge qu'elles avaient, à peine plus ridées sinon aucunes, le même

sourire, la même jeunesse réelle de tout l'être, les images s'amoncelaient sur les disquettes entassées dans une petite boîte plastique bien hermétique, je n'avais pas perdu ce réflexe de collectionneur d'horizons, de faciès, ce pouvait-être une tablée, un coin de cale, une ombre de cocotier sur un visage rayonnant de vie tout était bon dans cet univers riche et joyeux, on croisait la misère aussi sous le soleil, mais elle semblait tangible à un bonheur possible si peu que la chance arrivait dans la main, une rencontre, moins déterminée que sous nos latitudes dites cartésiennes, en quoi étaient-elles plus logiques dans le déterminisme social ?

Je me vantais d'être un produit rare à ce moins in-casable dans la marche qu'on voulu m'y sceller, peut-être aurai-je du, mais trop tard pour y remédier, les malentendus, de mensonges du reste éducatif à mon sens avec cette trahison de ce qu'en dehors des aléas la vie telle qu'on vous l'enseigna pouvait vous apporter et surtout la méthode pour ramener des « sous sous » avec la gloriole, l'art de vivre selon une certaine élégance, pas les 25m2 proposés pour passer l'ensemble de l'existence à attendre quelque chose, rien n'arriverait si on ne jetait pas tous ces fardeaux, néanmoins de santé fragile en plus d'autres faiblesses m'empêchaient de me lancer complètement, toujours assurer par derrière pour ne pas tomber, treize années déjà à ce régime inhumain de no man'land ou poser son âme depuis mes quarante ans, césure dans mon âme, triste constat d'abandon, lâcher tout, lâcher prise avec l'envie, le goût de tenter des trucs, fatiguer de s'échouer sur les rochers de solitudes, les rivages solitaires de l'échec, rien ne vaut ce régime pour vous dessouder le cerveau du libéralisme ambiant et de l'incurie globale qui portait ses fruits dans les télérealités, tétés des condamnés heureux.

J'étais vieux, mais pas trop encore, ça dépendait d'où l'on se plaçait, éviter les miroirs pour oublier tout ça un petit moment confondre le rêve pour se prendre pour autre chose un moment, les aventures que l'on croyait dans l'enfance possible à l'âge adulte et qui ne furent exaucés parce que pas assez maintenu serrés dans la main peut-être, une énorme impasse, en même temps sur le plan personnel des acquisitions dans le langage « Éducation nationale », oui pas mal, inutile aux autres, mais sans aucun doute une école de la sagesse libre celle de l'expérience uniquement, de l'évitement des délires des autres footballistiques & de mauvaises compagnies, une décharge à ciel ouvert entretenu régulièrement par le pouvoir pour abêtir, vieille recette toujours d'actualité qui marchait à chaque fois.

Alors sous ce soleil mirifique rien des ces poubelles verbales, machine à trier les déchets télévisuels ne venaient maintenant troubler ma Béatitude, pas bien difficile, me rappelait ce chanteur indien Slow Joe Gimme no direction, un récital à la liberté conquise difficilement, il avait fallu négocier ça et là avec ses proches et ses très, pour considérer cette transition nécessaire au souffle retrouvé sans quoi on étoufferait avant même de le reprendre.

Pour le coup la mauvaise expérience avec un Éditeur photographique laissait encore en plan ce projet mille fois remis sur le métier, mais qui se souciait de cela, j'entendis, « mon ami Gilles ce genre d'images n'est plus à la mode, cette Asie essoufflée avec ses chambres d'hôtel décaties finit tout ça, on veut des Rooftops, du clinquant, des filles en maillot au bord des piscines de préférence à Los Angeles », donc très nouveau en effet, « si tu peux ramener ça, on prend, mais pas tes trucs de salles de bains aux carreaux descellées avec ses cafards ».

J'avais compris la leçon de choses tendances, n'étant pas forcément en accord avec cette vision médiatique de la création, je disais « un oui, oui c'est parfaitement compris » distrait ailleurs dans le lointain déjà embarqué pour « conquérir » un territoire en passant vite, ne stoppant que peu, des sauts de puces répétés, on verrait bien ce que ça produirait ou pas avec ce déversement visuel était-on capable de fournir autre chose que du déjà vu, des paysages en ultra- haute définition n'y suffisaient plus, des portraits zoomé de la moindre ridicule d'un ascète à Calcutta, tout a déjà été saisi, dessiné, croqué, une indigestion d'un banquet éternel de milliards de pixels, alors quoi abandonner la recherche ?

Homme de peu de foi, dans ce massacre à la photo avec téléphones, tu vas extraire ce qu'aucun ne sait saisir parce que ne divaguant pas au selfie devenu malsain à force de mimique dans les miroirs et vitre des métros, faisant la pose toute seul, le rire imbécile de cette pauvre, lamentable réussite-là, Va où le vent te mène, va et puis laissé le cynisme au bercail de ton pays qui ne mérite pas mieux, comme les Chiffres et des Lettres, « non pas mieux », tu aurais voulu la belle Bretagne, mais un peu trop tard, le joli voilier non plus au quai de la mer d'Iroise virant dans les îles des Glénans entre les roches, léger, une autre vie, mais celle-ci condamnée à faire avec ses armes limitées en tout, santé, argent, possibilités, on à beau s'agiter on s'enfonçait dans la vase de trop, c'était couru d'avance, on comptait sur l'autre pour le soutenir en cas d'écroulement sans s'appuyer trop, ni s'apitoyer le moins possible, l'avenir incertain.